CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Bastille (Amphithéâtre), le 18 SEPTEMBRE 2025. CONCERT DES 10 ANS DE L'ACADEMIE DE l'OPERA NATIONAL DE PARIS. A. Oniani, I. Anthony, L-F. Sousa, C. Frank, M. Goodheart … Orchestre des résidents de l'Académie, A. Dutaillis (direction)

On annonçait un arc triomphal, une arche tendue entre les fondations de l'opéra (*L'Orfeo* de Monteverdi, matrice originelle) et l'intranquillité moderne de Britten (*Owen Wingrave*, huis clos d'ombres et de refus). On promettait la flamme de la jeunesse, la ferveur d'une Académie devenue laboratoire, utopie incarnée du « chant pour demain ». L'intention est grande, généreuse, presque démesurée. Mais la réalisation, hélas, s'avère plus contrastée – célébration inégale, souvent sincère, parfois hésitante, qui oscille entre vision et

démonstration scolaire et sage.

Car le fil dramaturgique, censé relier les siècles et tresser une couronne à cette décennie d'existence, se délite. On passe d'une rive à l'autre — du madrigal embrasé de Monteverdi aux tensions glacées de Britten — sans ponts réels, sans souffle unificateur. La soirée ressemble à une mosaïque où chaque tesselle brille de son éclat propre, mais où le dessin global se brouille.

Les voix, elles, disent la vérité de l'Académie : diamant brut, éclats fulgurants, mais aussi angles encore rugueux. Certaines révélations s'imposent, rayonnantes dans la diction et l'ardeur expressive, d'autres se cherchent, oscillant entre justesse fragile et timbre encore voilé. L'atelier se dévoile avec ses forces et ses fragilités, et c'est touchant, mais guère digne d'un acte fondateur pour dix ans d'existence. Remarquons tout de même des solistes que nous avions déjà entendus la saison dernière tels **Amandine Portelli**, sublime en Lucretia; **Isobel Anthony** au timbre débordant de beautés, **Clemens Frank** inénarrable en Eisenstein et **Matthew Goodheart** fabuleux ténor à la voix et à la présence élégantes et sublimes. Nous avons aussi adoré **Neima Fischer** au timbre d'une fragile beauté dans Britten et la sompteuse **Lorena Pires** à la voix puissante et radieuse.
Et l'orchestre ? Présent, discipliné, mais sans l'incandescence qui eût transcendé la succession des numéros. Ici, il accompagne — poliment, efficacement — mais rarement il sculpte, jamais il ne creuse le verbe, jamais il ne porte les chanteurs vers cette dimension supérieure où la musique cesse d'être un exercice pour devenir révélation. Dans les scènes du très beau prologue des *Fêtes d'Hébé* de Rameau on a l'impression de revenir aux années 1950 tant le rendu est pénible et lourd. **Antoine Dutaillis** se distingue dans la direction notamment dans les extraits de Britten mais peine parfois dans la balance notamment dans les deux extraits de *Street Scene* de Kurt Weill couvrant parfois les voix.

Reste l'idée — noble, nécessaire — de célébrer une Académie

qui, en une décennie, a formé et fait éclore des générations de talents. Mais une commémoration n’est pas un simple miroir tourné vers soi : on aurait attendu une audace plus tranchante, un programme passionnant et passionné, une surprise capable d’embraser l’imaginaire. Ici, le geste reste prudent, convenu pour rassurer un public acquis.

On sort pourtant avec une impression paradoxale : l’avenir est là, palpable, vibrant, mais prisonnier d’une soirée trop corsetée dans une tradition surannée. Est-ce cela la promesse de l’avenir? Il suffirait de presque rien, d’un souffle, d’un élan dramaturgique plus organique, pour que la promesse se transforme en destin. L’Académie fête ses dix ans ; puisse-t-elle, pour ses vingt ans, oser enfin la démesure qu’elle mérite et donner à ses solistes tout le spectre du répertoire et offrir aux âges une vision nouvelle de cet art vivant qui nous passionne.

CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Bastille (Amphithéâtre), le 18 SEPTEMBRE 2025. CONCERT DES 10 ANS DE L’ACADEMIE DE l’OPERA NATIONAL DE PARIS. A. Oniani, I. Anthony, L-F. Sousa, C. Frank, M. Goodheart … Orchestre des résidents de l’Académie, A. Dutaillis (direction). Crédit photographique (c) Vincent Lappartient – Studio J’adore ce que vous faites !

CRITIQUE, concert. SABLÉ-SUR-SARTHE, 47ème Festival de Sablé (Centre Joël Letheule), le 21 août 2025. VIVALDI :

Stabat Mater, In furore… Carlo Vistoli (contre-ténor), Les Accents, Thibault Noally [direction]

Le concert récital de ce soir montre à quel point ce que l'on se refusait à reconnaître avant les baroqueux il y a 50 ans, s'impose comme une évidence, grâce entre autres à une maîtrise instrumentale désormais acquise : Vivaldi s'affirme sans réserve face à JS Bach, d'autant que ce dernier n'a cessé de souligner son admiration pour le Vénitien, réutilisant sans hésiter et en hommage, les mélodies de son prédécesseur. Collant parfaitement au thème générique du Festival 2025 (Bach, « *que ma joie demeure*«), le programme mêle Vivaldi et Bach, éclairant l'énergie et l'irrésistible puissance poétique qui circulent de l'un à l'autre…

On applaudit donc au choix de **Thibault Noally** et des instrumentistes de ses pétillants et nerveux **Accents**, collectif dont la belle énergie ne manque ni de muscles ni de rebonds pour énergiser autant Vivaldi que Bach, passant de

l’un à l’autre, ce soir avec la vitalité requise, sachant surtout chez Vivaldi, éclairer la sensibilité atmosphérique, la richesse suggestive du Vivaldi, génie des paysages et des évocations pastorales [n’est pas l’auteur des Quatre Saisons sans raison].

Prouesse d’autant plus méritante que sur le plateau se déploie la seule éloquence des cordes [ni vents ni bois pour étendre la palettes des nuances instrumentales].Telle approche fouillée et scintillante s’épanouit en totale fusion poétique avec la voix du contre-ténor **Carlo Vistoli** (1), en particulier dans le temps fort du récital, le sublime air » ***Sovvente il Sole*** » , hier défendu par Cecilia Bartoli ou Natalie Stutzmann. Ce soir l’accord violon solo [Thibault Noally] et chant se révèle suspendu extatique d’une justesse confondante où les deux timbres se répondent et s’enlacent dans la subtilité et la profondeur, exprimant un texte lui aussi très juste, aux nuances évocatrices emblématiques de l’imaginaire vivaldien.

Auparavant, le chanteur débute le récital avec un sommet de déploration, aussi intense et structurellement fouillé que Pergolesi sur le même sujet : le ***Stabat Mater***.
Les Accents en expriment la force tragique et compassionelle dès son début ; ils éclairent la progression dramatique d’une œuvre sacrée conçue comme une cantate opératique avec sa séquence plus méditative sur le thème de Marie, abandonnée au vertige d’une douleur ineffable, infinie, au chevet de son Fils martyrisé [*Eja Mater, fond amoris*].
Le redoutable motet » ***In furore*** » montre à quel point Vivaldi sait être aussi fulgurant et acrobatique que le meilleur Haendel : Carlo Vistoli assume toutes les vocalises, dans l’intensité et l’agilité attendues, en exprimant la puissance et la miséricorde d’un Dieu qui sait rugir et… pardonner.
De surcroît, le soliste confirme son attention au texte, ses enjeux émotionnels, grâce à des récitatifs dont il soigne le

relief comme les changements de caractères. Il souffle dans la salle du Centre Joël Letheule à Sablé un air vigoureusement lyrique et dramatique : les amateurs d'opéras, de vocalises tempétueuses comme attentifs aux inflexions recueillies et graves, sont comblés autant par la sureté vocale du soliste que l'impérieuse énergie de l'orchestre. Somptueuse soirée.



CRITIQUE, concert. FESTIVAL DE SABLÉ. SABLÉ SUR SARTHE, le 21 août 2025 : Centre Joël Letheule. Vivaldi : Stabat Mater, in furore…, airs de L'Olimpiade, Andromeda liberata… Carlo Vistoli, contre-ténor. Les Accents, Thibault Noally [direction] – Photos : © Camille Boucher / Festival de Sablé 2025

(1) *Carlo Vistoli fait paraître chez l'éditeur Naïve une nouveauté enthousiasmante, « La gloria e Imeneo », sérénade méconnue de VIVALDI (avec Teresa Iervolino, Abchordis ensemble, sous la direction d'Andrea Buccarella – 1 cd Naïve / Vivaldi Edition, vol. 73 – parution : septembre 2025).*

CRITIQUE, festival. CHAMONIX-MONT-BLANC, 2ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival (Espace Michel Croz), le 7 août 2025. Récital lyrique d'Axelle Fanyo (accompagnée au piano par Kunal Lahiry)

Après le feu d'artifice de musique de chambre du 6 août, le Chamonix Vallée Classics Festival a refermé son édition avec une soirée d'une intensité et d'une diversité rare, avant-hier 7 août, à l'Espace Michel Croz. Le récital de la soprano française Axelle Fanyo, accompagnée par l'excellent pianiste indo-américain Kunal Lahiry, a été une véritable odyssée vocale et émotionnelle, couronnée par un triomphe unanime et

debout.

Axelle Fanyo, dont la carrière internationale rayonne des salles baroques aux scènes contemporaines (Opéra de Paris, Salzbourg, Versailles…), a une fois de plus démontré l'étendue prodigieuse de son art et l'incroyable ductilité de sa voix. Face à elle, **Kunal Lahiry**, pianiste au toucher à la fois puissant et délicat, s'est révélé bien plus qu'un accompagnateur : un partenaire musical de premier ordre, dialoguant avec une intelligence et une sensibilité constantes.

Le programme proposé par les deux artistes est un authentique voyage à travers les âges et les styles. La soirée débute avec **Kurt Weill**, et trois *Chansons* du compositeur allemand (écrites en français) qui ont immédiatement captivé : « *La Complainte de la Seine* » a d'abord baigné la salle dans une atmosphère brumeuse et nostalgique, portée par le velours sombre de la voix de Fanyo. L'amer « *Je ne t'aime pas* » a claqué avec une justesse théâtrale implacable, avant que « *Youkali* » ne déploie ses promesses d'évasion avec une grâce et une tension magnétiques. Un Weill à la fois intimiste et profondément incarné.

Puis place fut faite à **Arnold Schoenberg** et à ses rares *Brettl-Lieder* (des *Cabaret Songs*), un choix aussi audacieux que réussi. Fanyo, passant du français à l'allemand avec une aisance déconcertante, a capté l'ironie mordante et la bizarrerie expressive de ces pièces. De la coquetterie de « *Galathea* » à la désillusion désabusée de « *Seit ich so viele Weiber sah* », elle a joué avec les mots et les nuances, soutenue par un Lahiry parfaitement dans l'esprit cabaret-expressionniste.

Francis Poulenc ensuite, et donc retour à la *Mélodie* française, pour un pur instant de bonheur vocal. Les *Quatre*

Poèmes de Max Jacob (*« Montparnasse », « Hyde Park », « Hôtel », « Voyage à Paris »*) ont défilé comme des instantanés poétiques et espiègles. Fanyo y a déployé une palette de couleurs fascinante, du piquant à la tendresse mélancolique, avec une diction cristalline, avant de délivrer les célébrissimes « *Chemins de l'amour* », totalement envoûtants, qui ont suspendu le temps avec sa nostalgie lumineuse et profonde. Lahiry a tissé des accompagnements d'une finesse et d'une poésie remarquable.

Et pour clore la première partie, la soprano a présenté une pièce imaginée par son amie grecque **Sofia Avramidou**, donnée donc ici en création mondiale : un moment de rupture tout simplement fascinant ! Allant bien au-delà du chant traditionnel, Fanyo s'est livrée à une performance physique saisissante : voix syncopée, percussions corporelles (poitrine, joues), frottements de mains. Un langage vocal radical et captivant, servi par une engagement total de l'artiste et un piano tout aussi rythmique et inventif de Lahiry. Une expérience audacieuse et mémorable qui a enchanté le public !



Après l'entracte, c'est l'âme américaine qui plana dans la salle, avec des S*pirituals & Mélodies* Afro-Américaines. Le ton est ainsi devenu plus grave et profondément émouvant avec le poignant « *Sometimes I feel like a motherless child* » : Fanyo y a trouvé des résonances d'une simplicité et d'une vérité bouleversantes. Les *Mélodies* de **Florence Price** (« *Song to the Dark Virgin* », d'une beauté recueillie) et de **Margaret Bonds** (« T*he Negro Speaks Rivers* », ample et solennel) ont magnifiquement mis en valeur la richesse des voix noires américaines, interprétées avec une dignité et une ferveur admirables.

La soirée ne pouvait faire l'impasse sur **George Gershwin**, et l'énergie est remontée en flèche ! D'abord avec le tourbillon virtuose de « *The Man I Love* » dans l'arrangement étincelant d'Earl Wild, magistralement ciselé par Kunal Lahiry. Puis Fanyo est revenue pour enflammer l'audience avec le fameux « *Summertime* » (d'une sensualité languissante et intense), puis pour le propulser avec le non moins génial « *I got Rhythm* »,

délivré ici avec une joie communicative et une précision rythmique étourdissante.

Toujours en dehors des sentiers battus que la soprano affectionne, Fanyo nous a fait découvrir le compositeur américain **William Bolcom** avec ses *Cabaret Songs* : une touche finale, pleine d'humour et de panache, avec quatre de ses oeuvres : « *Toothbrush Time* », « *Song of Black Max* », « *George* » et « *Amor* ». Des pièces vocales qui ont déferlé dans un déluge d'énergie théâtrale, de clins d'œil malicieux et de vocalises brillantes. Fanyo et Lahiry ont visiblement pris un immense plaisir dans ce cabaret sophistiqué, clouant le programme officiel sous les rires et les applaudissements nourris.

Les rappels ont été nombreux et chaleureux. Et c'est dans un geste parfaitement trouvé que le duo est revenu à Kurt Weill, offrant une reprise de *Youkali*, encore plus intense et libéré que la première fois. Ce fut l'étincelle finale : la salle entière de l'Espace Michel Croz se levant comme un seul homme, saluant par une ovation debout, longue et méritée, deux artistes au sommet de leur art.

Axelle Fanyo a confirmé qu'elle est l'une des sopranos les plus captivantes et complètes de sa génération, une caméléone vocale doublée d'une comédienne née. Kunal Lahiry s'est imposé comme un pianiste soliste et accompagnateur d'une classe et d'une musicalité absolues. Ensemble, ils ont écrit une page mémorable de ce festival savoyard, clôturant en apothéose une édition 2025 déjà riche en émotions.

Un immense bravo à eux – et vivement la 3ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival !

CRITIQUE, festival. CHAMONIX-MONT-BLANC, 2ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival (Espace Michel Croz), le 7 août 2025. Récital lyrique d'Axelle Fanyo (accompagnée au piano par Kunal Lahiry). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Salle Pasteur), le 15 juillet 2025. De Messager à Kurt Weill. Récital lyrique de Camille Chopin (accompagnée au piano par Héloïse Bertrand-Oleari)

La quarantième édition du Festival Radio France Occitanie Montpellier propose dans ses concerts de

matinée quelques-uns des jeunes talents les plus prometteurs de leur génération. Et c'est avec beaucoup de joie que nous ré-entendons la soprano Camille Chopin, déjà venue à Montpellier à l'occasion de la *Messe en Ut* de Mozart en 2024. Elle est accompagnée de la très talentueuse pianiste et chef de chant Héloïse Bertrand-Oleari – avec qui elle forme un duo soutenu par l'Association Jeunes Talents.

Le programme mêlant *Mélodies* françaises, opérette, comédie musicale et quelques rares chansons de cabaret de **Arnold Schönberg** témoigne d'abord de la grande intelligence des deux artistes. C'est un programme équilibré entre raretés et pages célèbres, dont la progression est claire, qui fait savamment dialoguer des pièces sérieuses et légères. Héloïse Bertrand Oleari inclut également *Six Préludes pour piano* de **Florentine Mulsant**, compositrice vivante dont le style dérive de l'école française de piano du début du siècle dernier. Ces pièces s'inscrivent à merveille auprès de Poulenc ou Tailleferre. Le programme se termine sur un volet de comédie musicale, tantôt sentimentale notamment avec « *It never was you* » de **Kurt Weill**, tantôt légère avec *Yes !* de **Maurice Yvain** et le merveilleux « *Art is calling for me* » qui raconte l'histoire d'une princesse de sang royal qui veut devenir chanteuse d'opéra.

L'art de Camille Chopin est une leçon à retenir pour tous les chanteurs. Tout y est réalisé avec une finesse et une élégance incomparables. Au-delà du fait que le public comprend tout ce qu'elle dit, nous entendons également que sa propre compréhension et son analyse des textes met en valeur le répertoire complexe de la *Mélodie* française. Le duo sait donner une couleur étrange, douce-amère aux chansons de cabaret de Schoenberg. Elles sont pétillantes et comiques dans

le répertoire léger, sans jamais tomber dans une trop commune vulgarité.

Dans leur élégance, Camille et Héloïse sont d'un grand naturel, et il faut le dire, très belles, et lorsqu'elles prennent le micro pour présenter le programme, elles créent un contact immédiatement sympathique avec le public montpelliérain. Il est toujours émouvant d'assister aux débuts d'un duo de deux grandes artistes – dont nous suivrons sûrement la carrière pendant longtemps !

_____

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Salle Pasteur), le 15 juillet 2025. De Messager à Kurt Weill. Récital lyrique de Camille Chopin (accompagnée au piano par Héloïse Bertrand-Oleari). Crédit photo (c) Droits Réservés

---

CRITIQUE, festival. PERALADA, 39e Festival Castell de Peralada (Iglesia del Carmen), le 13 juillet 2025.

Récital lyrique de Angel BLUE (accompagnée au piano par Bryan Wagorn)

Le 12 juillet 2025, une tempête inattendue s'abat sur l'*Alt Empordà*, contraignant le Festival Castell de Peralada à annuler l'*oratorio* « *Il Trionfo del tempo e del disinganno* » de Haendel par William Christie et ses Arts Florissants. Dans le petite église romane *del Carmen*, vidée de son public, l'angoisse des organisateurs côtoie le souvenir récent d'une autre catastrophe : les inondations meurtrières de Valence en octobre 2024, où 232 personnes avaient péri sous des pluies torrentielles. C'est dans ce contexte tendu qu'Angel Blue, la superbe soprano afro-américaine auréolée de ses triomphes au Met de New-York et de La Scala de Milan, monte sur scène le lendemain 13 juillet. Dès son entrée, elle dédie le concert – dans un discours entrecoupé de nombreux sanglots – aux disparus de Valence, ville de ses débuts espagnols : *« Ce soir, je chante pour les âmes et les familles brisées »*. D'une voix tremblante, elle modifie ainsi son programme en l'ouvrant par l'*Ave Maria* de Franz Schubert, un choix impromptu qui électrise l'atmosphère.

Accompagnée par le pianiste **Bryan Wagorn**, **Angel Blue** transforme l'hymne de Schubert en un monument de deuil. Les premières notes, délivrées *pianissimi*, jaillissent dans un

silence sacré. Sa voix, tel un filament de soie, tisse les phrases *« Jungfrau mild »* (*Vierge douce*) avec une vulnérabilité déchirante, évoquant les *« eaux violentes »* qui submergèrent les faubourgs de Valence, où l'urbanisation anarchique avait exacerbé la catastrophe, tandis que Wagorn sculpte l'accompagnement en arpèges liquides. Dans la dernière strophe (*« Der Erde und der Luft Dämonen »*), sa voix s'élève en un cri étouffé, symbole des d*émons* climatiques qui firent de la Méditerranée surchauffée (près de 30 degrés) un moteur de pluies diluviennes. L'audience retient son souffle : cet *Ave Maria*, composé pour une héroïne de Walter Scott fuyant la violence, devient un mémorial pour les victimes de la *Rambla del Poyo !*

Après ce prélude funèbre, **Angel Blue** enchaîne avec un triptyque italien d'une intensité dramatique foudroyante, avec d'abord la fameuse *aria « Ritorna vincitor! »* (*Aïda* de Verdi). Ici, la soprano fusionne la fureur d'Amneris et le désespoir d'Aïda. Les vocalises orageuses (*« Tremi! »*) évoquent les *« crues éclair chargées de boue »* qui détruisirent les ponts de Picanya, tandis que le piano martèle un rythme de marche militaire, allusion aux unités d'urgence tardivement déployées. Avec le non moins célèbre *« Vissi d'arte » (Tosca* de Puccini), dans un murmure rauque, elle incarne Floria Tosca sacrifiant son art aux caprices du destin. Wagorn accentue les basses menaçantes, reflet des *« alertes rouges ignorées »* par les autorités valenciennes avant le déluge. Sa voix se brise sur *« Perché, perché, Signore? »*, écho aux familles cherchant leurs disparus… Le 3ème air de cette première partie, le sublime « *Depuis le jour…* » tiré de *Louise* de Gustave Charpentier (qui triomphe actuellement sur scène au Festival d'Aix-en-Provence), la douleur fait place (enfin) à la joie et au plaisir, son visage se faisant radieux, et si ce n'est quelques accrocs sur la langue de Molière, on se laisse facilement emportés par les flots lumineux et sensuels dégagés par son timbre d'or et de miel.

Après une première partie consacrée aux grands airs d'opéra, **Angel Blue** et le pianiste **Bryan Wagorn** ont offert au public du **Festival Castell de Peralada** une seconde moitié de programme envoûtante, mêlant *zarzuela* espagnole, *mélodies* françaises et *spirituals* avec une grâce et une virtuosité renversantes. Dans *« Carceleras »* (tirées de *Las hijas del Zebedeo* de Ruperto Chapí), Wagorn a insufflé dès les premières mesures une énergie *flamenca* aux accents gitanisants, tandis qu'Angel Blue, déployant son timbre chaud et charnu, a transformé l'air de prisonnière en une déclaration de liberté. Ses *forte* cuivrés résonnaient comme des claquements de talons, et ses *pianissimi* susurrés évoquaient des confidences nocturnes. La complicité avec le piano était palpable : chaque *rasgueado* (arpège rapide) de Wagorn répondait à ses vocalises en spirales. Dans le spiritual *« Deep River »,* la chanteuse a commencé *a cappella* dans une *mezza-voce* de velours noir, ce spiritual dévoilant à lui seul la puissance sacrée d'Angel Blue. Quand le piano a rejoint sa prière, Wagorn a tissé des accords translucides comme des vitraux. La soprano a fait monter la tension par degrés, transformant le « *home* » final en un cri d'espoir aérien qui a semblé flotter sous les voûtes de l'église *del Carmen*. En *bis*, elle n'a pas pu ne pas offrir l'incontournable « *Summertime* » de George Gershwin, que la *diva* a distillé avec une intimité bouleversante, voix murmurée et *vibrato* à peine esquissé. Wagorn a enveloppé la berceuse de notes cristallines, évoquant la chaleur moite de Charleston. Le dernier « *hush, little baby* » s'est éteint dans un souffle… un moment de pur enchantement !

Cette seconde partie a révélé l'éclectisme génial d'Angel Blue : de l'exubérance théâtrale des *zarzuelas* à la spiritualité des *negro-spirituals*, chaque pièce fut un monde en soi, porté par une technique impeccable (aigus stratosphériques sans effort, *legato* de velours) et une expressivité qui frôle la possession. Bryan Wagorn, bâtisseur d'atmosphères, s'est fait tour à tour guitariste, confesseur et partenaire de danse. Quand Blue a salué son public, une nouvelle fois les larmes

aux yeux, le public du Festival de Peralada savait avoir vécu l’un de ces récitals où la voix devient paysage, et le piano, son horizon.



CRITIQUE, festival. PERALADA, Eglise del Carmen, le 13 juillet 2025. Récital lyrique de Angel BLUE (accompagnée au piano par Bryan Wagorn). Crédit photo © Miquel Gonzalez

CRITIQUE, festival. CAP FERRET MUSIC FESTIVAL (Plage du Mimbeau), le 5 juillet 2025. Concert d'ouverture : Hélène Berger, Trio Luz, Antoine Guerrero, Lisa Tannebaum, Bailey Bovenschen, Xiaobo Zhang…

Le 15ème Festival de musique du Cap Ferret a ouvert avec la joie et l'esprit de fraternité que nous lui connaissons désormais. Une joie partagée et vécue avec d'autant plus d'intensité ce soir que l'hymne de Bach [*Que ma joie demeure*] était chanté et joué en fin de concert inaugural par les artistes et une partie des bénévoles assurant le chœur.



Ce moment de partage est l’image même de ce que doit être notre société… Actuellement fragmentée, polarisée, que certains s’ingénient à davantage cliver en soulignant leur corporatisme séparatiste. Il n’est pas une image plus forte que l’expérience collective du concert et du spectacle vivant : pour les artistes, écouter l’autre, travailler ensemble ; pour les publics faire société, éprouver des émotions ensemble. C’est constater que nous avons tous des aspirations communes qui nous élèvent collectivement. La culture et le spectacle produisent des sentiments à l’opposé de la haine. C’est tout l’honneur des municipalités, des collectivités, des divers échelons de l’État, des institutions publiques locales de soutenir le spectacle vivant ; comme des sponsors et mécènes [nombreux] qui ont bien mesuré l’enjeu à soutenir les festivals d’été, à l’instar du Cap Ferret Music Festival.



PÉPITES DU GALA D’OUVERTURE

Ces valeurs étant posées, place au plaisir et à la joie donc de découvrir des jeunes talents à l'amorce d'une belle carrière. L'éclectisme et l'engagement sont à l'honneur pour cette soirée inaugurale de la 15ème édition du Cap Ferret Music Festival. D'un bout à l'autre dans un élan transgénérarionnel, le désir du partage permet de relever les défis de la scène [et aussi des conditions du plein air]. À chaque prestation le public peut mesurer déjà l'envie d'exprimer, le désir d'incarner ; chacun selon sa sensibilité et sa communicabilité à l'adresse du public. Le principe porte ses fruits pour la délectation du public : en mêlant jeunes musiciens et professeurs aguerris, les festivaliers le temps d'une soirée, découvrent la diversité des imaginaires ; tous les profils variés qui vont rythmer la semaine de concerts et de partage formateur qui s'annonce.

L'accordéoniste, professeur à Belgrade, **Boban Bjélic** ouvre le bal ; il conclura avec **Hélène Berger** soi-même au piano dans un duo enflammant le célébrissime Oblivion d'Astor Piazzola. Parmi les tempéraments particulièrement convaincants alliant finesse et maîtrise technique, plusieurs artistes sont déjà pleinement épanouis, et plutôt convaincants. C'est tout le mérite d'**Hélène Berger**, directrice du Festival que d'encourager et de stimuler les jeunes artistes ; directrice du Concours Leopold Bellan, la pianiste n'a pas son pareil pour dénicher et repérer les talents artistiques les plus prometteurs. Certains jeunes distingués au dernier Concours Bellan vivent au Cap Ferret, l'expérience ô combien formatrice elle aussi, de la scène.

Le Trio Luz composé de 3 flûtistes au jeu aérien travaillent et sculptent le son sur le souffle, en s'accordant idéalement les unes aux autres. Leur trio a obtenu le Prix d'honneur au dernier Concours Bellan 2024.

Le guitariste [et professeur] **Antoine Guerrero** joue une pièce à la fois expressive et ciselée du catalan Asensio dont le sens des couleurs et la grande palette de nuances approchent

les qualités du peintre Joachim Sorolla, comme aime à l'expliquer l'interprète lui-même. Gravité noble et profondeur suggestive, l'interprète saisit par son intensité poétique et sensuelle, par la solidité de sa technique.



le tableau final du concert d'ouverture – Cap Ferret Music Festival 2025 © PA Pham

CE SOIR, l'éclectisme le dispute à l'intensité et à l'expressivité… En témoigne le feu ardent de la mezzo **Justine Maucurier** [Falla] qui s'est distinguée précédemment ici même lors du dernier Cap Ferret Music Open [février 2025], toute en complicité avec la pianiste Aoko Saga.

Puis c'est la harpiste habituée du festival estival **Lisa Tannebaum** dont le jeu comme celui de la légendaire Lili Laskin, frappe immédiatement par son authenticité, le naturel de ses phrasés. Les Variations de Haydn dévoilent la plénitude

du geste, une sensibilité volubile et affûtée. Autre guitariste au jeu accompli, le slovène **Golop Rupnik Gasper** dans l'Étude n°8 de Villa Llobos : tempérament, audace, précision, le jeune interprète captive par ses phrases acérés, un jeu fauve toute en nuances électriques.

Mémorable aussi la soprano américaine **Bailey Bovenschen** qui entonne en allemand l'air « mein her » de l'excellent Kurt Weill : tempérament de braise, nature dramatique taillée pour la scène (son émission naturellement puissante), et la comédie musicale, la chanteuse qui vient de l'Oklaoma, Prix d'honneur du Concours International Leopold, séduit par sa verve et son aisance, une vocalité naturelle et expressive, qui occupe l'espace et frappe par sa justesse émotionnelle.

Surprenante, l'instrumentiste japonaise, joueuse de Guzheng, lauréate de l'Osaka music competition, **Xiaobo Zhang**. **Simo Reyn**, jeune artiste jordanien arrange son propre instrument, le kanoun pour une création qui mêle en temps réel, impro et électro, geste libre et créatif qui souligne le thème générique de cette édition : la création. L'instrumentiste travaille en direct sur le son, à partir de la note que lui donne le public dans un échange bien rodé. Son mix recherche la plénitude et la transparence. Puis le pianiste **Eric Art**, au toucher tendre, entonne le thème principal du film « la Belle et la bête » de Walt Dysney : sa digitalité semble aérienne, d'une aisance étonnamment fluide.
Enfin, Oblivion de Piazzolla est joué à deux voix, celles complémentaires d' **Hélène Berger** et de l'accordéoniste qui avait ouvert le gala : **Boban Bjélic**.



Bouquet final sur la plage du Mimbo au Cap Ferret © Laurent Wangermez CFMF 2025

Le gala, hors normes, est une invitation incontournable ; il mêle la jeunesse et l'expérience, jeunes académiciens et professeurs, et se conclut par un feu d'artifice sur la grande plage du Mimbeau. Plus d'infos sur le site du CAP FERRET MUSIC FESTIVAL 2025 : https://www.capferretmusicfestival.com/

Rendez vous est déjà pris à l'été 2026. D'autant qu'auparavant, le Concours Leopold Bellan, gage de nouveaux talents prometteurs, fêtera son… centenaire à Paris ! Plus d'infos ici : http://www.concoursinternationalleopoldbellan.fr/



Archives vidéos

Revivez temps forts et concerts des éditions précédentes du CAP FERRET MUSIC FESTIVAL : https://www.capferretmusicfestival.com/MEDIAS.html



CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 8 juin 2025. Pretty YENDE (soprano), Orchestre national d'Île de France, Pablo Mielgo (direction)

Quelle soirée envoûtante au Théâtre des Champs-Elysées – et grâce à la série des « *Grande Voix* » ! Pretty Yende, la soprano sud-africaine au timbre d'or, a illuminé la fameuse scène parisienne, portée par l'excellence de l'Orchestre National d'Île-de-France sous la direction énergique et sensible du chef espagnol Pablo Mielgo. Entre grands airs d'opéra et escapades légères, son programme a démontré l'étendue prodigieuse de son art, chaque pièce sublimée par une technique irréprochable et une expressivité bouleversante.

La soirée s'ouvre avec l'ouverture de *La Forza del Destino* (Verdi), où l'orchestre déploie une tension dramatique magnifique, annonçant une soirée sous le signe du grand opéra. Puis, **Pretty Yende** entre en scène pour *« D'amor sull'ali rosee »* (*Il Trovatore*), où sa voix, d'une pureté cristalline, se pare de *pianissimi* envoûtants et de nuances infinies. Son

souffle semble inépuisable, chaque phrase portée par un legato d'une élégance souveraine. Le « *Casta Diva* » (*Norma*) qui suit est un moment de grâce absolue. La soprano domine les vocalises avec une aisance déconcertante, mêlant finesse belcantiste et puissance romantique, tandis que le *« Ah! bello a me ritorna »* explose en une déclaration passionnée, couronnée par des aigus d'une luminosité à couper le souffle. Après l'ouverture de *Nabucco* (Verdi), jouée avec une fougue électrisante, Yende enchante avec *« Mercé, dilette amiche »* (*I Vespri Siciliani*), où sa coloratura étincelante et son sens inné de la comédie font mouche.

Puis, changement d'ambiance avec *« Depuis le jour »* (*Louise*, Charpentier) : son timbre prend des teintes veloutées, caressant chaque note avec une tendresse qui arrache des frissons. L'ouverture de *La Vie Parisienne* (Offenbach) entraîne ensuite la salle dans un tourbillon joyeux, avant que *« Suis-je gentille ainsi ? »* (*Manon*, Massenet) ne révèle toute la coquetterie espiègle de la soprano. Son interprétation de *« Obéissons quand leur voix appelle »* est un festival de nuances espiègles et de vocalises impeccables, salué par des applaudissements nourris. La *« Chanson à la lune »* (*Rusalka*, Dvořák) s'avère comme un moment de pure poésie. Sa voix, d'une transparence lunaire, flotte avec une douceur surnaturelle, tandis que l'orchestre brosse un écrin orchestral envoûtant. Puis, après l'ouverture de *La Chauve-Souris* (Strauss), Yende s'empare du *Csárdás* avec une autorité dramatique et une virtuosité époustouflante, terminant sur un suraigu explosif qui déclenche des d'applaudissements nourris d'un public parisien quasi entré en transe.

Mais la magie ne s'arrête pas là ! En guise de *finale,* Pretty Yende offre un *medley* de chansons américaines qui fait fondre la salle, conclu par *« Over the Rainbow »* (Arlen), clou du spectacle, où son aigu final, suspendu dans un fil de voix, laisse la salle en apesanteur. Elle offre ensuite, à un public toujours plus conquis, deux *bis* : *« Paris, Paris, Paris »* de

Joséphine Baker – et ce qui est désormais son refrain dans chacun de ses récitals, « *I feel Pretty* » (extrait de *West Side Story* de Bernstein). Entre chaque *bis*, elle lance, rayonnante : *« I love you, Paris !* , provoquant des manifestations de plus en bruyantes et hystériques de la part d'un public parisien tombé une nouvelle fois amoureux d'elle…

Et pour les aficionados, **Pretty Yende** sera de retour la saison prochaine au TCE dans le cadre des « *Grandes Voix* » à deux occasions : le 4 octobre 2025 pour le Gala Joséphine Baker, puis le 16 décembre pour un programme « Noël en chansons » !

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 8 juin 2025. Pretty YENDE (soprano), Orchestre national d'Île de France, Pablo Mielgo (direction). crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, récital lyrique. ANDORRE, Parc Central, le 3 mai 2025. Anna NETREBKO

(soprano), Serena Malfi (mezzo), Pavel Nebolsin (piano)

C’est sous une serre lumineuse, baignée des derniers rayons du crépuscule andorran, qu’Anna Netrebko a ouvert la 3ème édition du Classicand Festival(dirigé par Joan Anton Rechi) entourée du pianiste Pavel Nebolsin et de la mezzo-soprano Serena Malfi. Un programme éclectique, mêlant mélodies russes, airs d’opéra et pièces pianistiques, a transporté le public entre forêts mystérieuses, palais imaginaires et nuits étoilées, en parfaite harmonie avec le cadre naturel du Parc central d’Andorre-la-Vieille.

Première partie : « Dans la forêt » et « Le long de la rivière »

La soirée s’est ouverte avec une plongée dans l’univers poétique des compositeurs russes. **Tchaïkovski** a dominé cette première séquence, avec *« Dis-moi, qu’y a-t-il sous l’ombre des branches ? »* (Op. 57 n°1), où Netrebko a cherché ses marques, la voix encore timide, avant de s’épanouir pleinement dans *« C’était à l’aube du printemps »* (Op. 38 n°2). **Rachmaninov** (*« Tout est si beau »*, Op. 21 n°7) et **Rimski-Korsakov** (*« Plus beau que le chant de l’alouette »*, Op. 43 n°1) ont permis à la soprano de déployer des couleurs plus chaudes, tandis que *« Le soleil s’est couché »* (Tchaïkovski, Op. 73 n°4) a clos cette première section dans une douce mélancolie. L’irruption de *« Stridono lassu*

» (*Pagliacci*, Leoncavallo) a apporté une tension dramatique bienvenue, avant que **Pavel Nebolsin** ne captive l'auditoire avec *« Étincelles »* de **Moritz Moszkowski**, une démonstration de virtuosité étincelante. La première parie s'est terminée par ce qui restera le moment le plus envoûtant de la soirée – avec l'arrivée de la mezzo italienne **Serena Malfi** pour une exécution du célèbre *« Duo des Fleurs »* de **Leo Delibes** (*Lakmé*). Les deux voix, l'une veloutée et sombre (Malfi), l'autre lumineuse et puissante (Netrebko), se sont entrelacées avec une grâce infinie, évoquant un jardin en pleine floraison…

Deuxième partie : « Dans le palais » et « Par la fenêtre »

Après l'entracte, l'atmosphère s'est faite plus théâtrale, avec d'abord un extrait d'*Adriana Lecouvreur* de **Cilea**, et le célèbre air *Io son l'umile ancella*, où la voix de Netrebko s'est déployé dans la soie et l'or pour nous gratifier de sons filés et de tenues miraculeuses dans l'aigu. Puis, Serena Malfi, dans *« Oh, grand Tsar »* (*La Jeune fille des neiges* de Rimski-Korsakov), a démontré une présence vocale majestueuse, tandis que sa consoeur russo-autrichienne a brillé dans *« Es gibt ein Reich »* (*Ariane à Naxos* de Strauss), sa voix gagnant en profondeur et en nuances. Ensuite, **Pavel Nebolsin** a de nouveau captivé avec la *Fantaisie-Impromptu* de **Chopin**, interprétée avec une sensibilité romantique qui a suspendu le temps. Puis, la soprano a enchaîné avec la *Sérénade* de **Strauss** (Op. 17 n°2) et celle de **Tchaïkovski** (Op. 63 n°6), avant de conclure en apothéose avec la *Barcarolle* d'**Offenbach** (*Les Contes d'Hoffmann*), où les deux chanteuses ont retrouvé leur alchimie envoûtante. Le dernier morceau, *« Le Songe d'une nuit d'été »* de **Rimski-Korsakov** (Op. 56 n°2), a emporté le public dans une rêverie nocturne, la voix de Netrebko flottant comme un murmure sous

la verrière étoilée…

Malgré quelques défis acoustiques et un début un peu hésitant, la magie a opéré : pas moins de deux *standing ovations* ont salué la performance de la *Star* lyrique, entrecoupées d'un *bis* émouvant, le célèbre *« Non ti scordar di me »* d'**Ernesto De Curtis** !



CRITIQUE, récital lyrique. ANDORRE, Parc Central, le 3 mai 2025. Anna NETREBKO (soprano), Serena Malfi (mezzo), Pavel Nebolsin (piano). Crédit photographique © Andorra Turisme – Festival ClàssicAnd

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, 3ème Festival Opéra Lyric & CO, (Sainte Chapelle), le 1er mai 2025. Fabienne Conrad (soprano), Classik Ensemble, David Braccini (violon et direction)

Porté par Euromusic, le Festival *Miroirs – Opera Lyric and Co* achève sa troisième édition en sublimant, une fois encore, la richesse et la diversité de la musique classique. Ce 1er mai, sous les voûtes irradiantes de la Sainte-Chapelle, c'est dans cet esprit de transmission et d'audace que la soprano Fabienne Conrad a offert un concert final envoûtant : « *Des siècles en un souffle* ». Un programme reflétant l'ambition de *Miroirs* : créer des ponts entre les époques, les styles et les générations, à l'image des partenariats prestigieux qui l'animent – qu'il s'agisse de l'Académie de l'Opéra national de Paris ou du Concours Voix des Outre-mer, vitrine de talents

venus de tous les horizons.

Avec une aisance souveraine, la soprano a traversé quatre siècles de musique, des *lamenti* enflammés de Monteverdi aux murmures sensuels de *L'Hymne à l'Amour* de Piaf. Son timbre à la fois puissant et fragile, magnifié par l'acoustique sacrée des lieux, a révélé l'unité secrète entre un air baroque et une mélodie de Puccini : la même quête d'absolu, la même humanité vibrante. Le programme s'est ouvert par un triptyque baroque d'une intensité dramatique rare, avec l'aria "*Pur ti miro*" (de Monteverdi), et la complicité du violon solo de **David Braccini** (qui lui répondait en lieu et place du contre-ténor), tandis que le non moins sublime air "*Tristes apprêts*" (de Rameau) fut délivré avec une sobriété poignante, chaque ornement devenant larme musicale… à l'instar du bouleversant « *Lascia ch'io pianga* » de Haendel qui suivit ! Par la suite, le public retint son souffle devant deux sommets du répertoire : « *Casta Diva* » (de Bellini) servi par un *legato* d'ambre liquide, les aigus semblant flotter naturellement vers les vitraux, et le non moins célèbre « *Vissi d'arte* » (de Puccini), où chaque syllabe fut chargée d'un tragique pudique, loin de tout effet vériste facile. Les conq instrumentistes du **Classik Ensemble** qui l'accompagnaient (dirigés du violon par David Braccini) ont su se faire écrin pour la voix, notamment dans les *pianissimi* suspendus qui ont ému l'audience. En clôture de concert, la surprise fut de découvrir une interprétation subtile d'un des classiques de la chanson française, *L'Hymne à l'Amour* d'Édith Piaf, transfiguré par des arrangements épurés et une vocalité toute « *belcantiste* ». Ce choix audacieux a illustré la thèse du festival : la musique, qu'elle soit savante ou populaire, parle un même langage… celui de l'âme !

Ce concert final a résumé l'esprit d'*Opera Lyric and Co* : un refus des frontières, une invitation à écouter Monteverdi et Piaf avec la même oreille curieuse. **Fabienne Conrad**, en

archère sensible, a tissé ces liens invisibles avec une autorité artistique rare, confirmant son statut de passeuse entre les mondes. Le rendez-vous est déjà pris pour la 4e édition – à moins de se précipiter sur les prochaines dates de la soprano dont la voix, décidément, ne cesse d'envoûter…



CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, 3ème Festival Opéra Lyric & CO, (Sainte Chapelle), le 1er mai 2025. Classik Ensemble, Fabienne Conrad (soprano). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Fabienne Conrad interprète « *Casta Diva* » de Bellini au Théâtre Antique d'Orange

---

CRITIQUE, gala lyrique. TOURS, Grand-Théâtre, le 27 avril 2025. VERDI : Ouvertures, Arias et Duos. Solistes de l'Académie du Teatro alla Scala de Milan, Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire-Tours, Clelia Cafiero (direction)

L’Opéra de Tours a vibré aux accents verdiens sous la baguette inspirée de la jeune et brillante cheffe italienne Clelia Cafiero, qui dirigeait avec panache l’Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours. Portés par les voix prometteuses des jeunes talents de l’Académie de La Scala de Milan, le public tourangeau a vécu une soirée où le génie de Verdi a resplendi dans toute sa magnificence.

Peut-on prétendre connaître véritablement Verdi sans avoir goûté à l’interprétation de ceux que le temple milanais a formés ? Ce soir-là, le public du Grand-Théâtre de Tours a eu le privilège d’une révélation : une plongée dans les méandres moins fréquentés de l’œuvre du maître, avec des extraits de *Luisa Miller*, *Il Corsaro* ou encore *Attila*. Une audace artistique qui a permis à ces chanteurs en devenir de s’approprier ces partitions avec une fraîcheur désarmante. Mais rassurez-vous, les incontournables étaient aussi de la fête : *La Forza del Destino*, *Nabucco*, *Un Ballo in maschera*… avant que ne retentisse, dans un bis enivrant accompagné par les vivats de l’audience, le célèbre *« Libiamo ne’ lieti calici »* extrait de *La Traviata*, entonné par l’ensemble des voix avec une allégresse communicative.

Clelia Cafiero, Cheffe principale invitée de la maison tourangelle et souveraine dans ce répertoire lyrique italien, a conduit l’orchestre avec une rigueur élégante, sans jamais céder à l’emphase. Pourtant, sous sa direction, l’ouverture d’*Attila* a pris des allures de tempête passionnée. Les cordes, d’une souplesse envoûtante, ont dialogué avec les vents, dont les solos se sont distingués par leur expressivité. La harpe, quant à elle, a tissé des arabesques sonores d’une délicatesse exquise.

Côté voix, le baryton sud-coréen **Wonjun Jo** a ouvert le bal avec le fameux air « Eri tu » (Un Ballo in maschera) avec une aisance remarquable, déployant une voix au velours cuivré, portée par un *legato* d'une fluidité exemplaire. D'une sobriété théâtrale touchante, il a campé un chant d'une noblesse toute verdienne. La soprano basque **María Martín Campos** a séduit par un timbre diaphane et nuancé et des aigus d'une tenue irréprochable, qui ont illuminé l'aria de Nannetta (*Falstaff*) avec une poésie envoûtante. Dans un registre plus dramatique, **Laura Lolita Perešivana** a révélé une intensité bouleversante. Son médium, d'une richesse soyeuse, s'est épanoui en une gestuelle empreinte d'une émotion profonde. Son interprétation de l'air *« Pace, pace mio Dio »* (*La Forza del destino*), couronné par un aigu à la puissance déchirante, a soulevé l'ovation de la salle. Le ténor chinois **Haiyang Guo** a impressionné par sa maîtrise du *spinto*, déployant des aigus éclatants tout en sachant moduler son émission avec une finesse rare, d'abord dans *« Quando le sere al placido » (Luisa Miller)* puis *« La Vita é inferno » (La Forzadel destino).* Si sa technique force l'admiration, on aurait cependant souhaité plus de nuances expressives. Enfin, la basse chinoise **Huanhong Li** est la grande triomphatrice de la soirée à l'applaudimètre, aussi imposante par sa stature que par sa voix, et a fait trembler les murs dans les nuances *forte* tout en déployant des *piani* d'une rondeur exemplaire. Son interprétation de *« Mentre gonfiarsi l'anima »* (*Attila*), tour à tour hallucinée et vengeuse, puis son « *O, tu Palermo* » extrait des *Vêpres siciliennes* a emporté une adhésion aussi unanime qu'enthousiaste !

Comme à l'accoutumée, le concert a débuté par un rappel poignant du syndicat des artistes sur la précarité de l'orchestre, présenté comme le plus modestement doté de France. Pourtant, les musiciens, loin de se laisser abattre, ont choisi de transcender ces difficultés, offrant une performance rayonnante. Et la salle, comble, leur a rendu hommage par des applaudissements nourris. Ainsi, cette soirée

ne fut pas seulement un concert, mais une célébration – de Verdi, du chant lyrique, et de la persévérance artistique contre vents et marées !

CRITIQUE, gala lyrique. TOURS, Grand-Théâtre, le 27 avril 2025. VERDI : Ouvertures, Arias et Duos. Solistes de l'Académie du Teatro alla Scala de Milan, Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire-Tours, Clelia Cafiero (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

